

La thématique de l'hôpital dans *Alexandre Chenevert* et *Est-ce que je te dérange ?* :
Une représentation de l'individu et de la société
moderne

『アレクサンドル・シュヌベール』と『お邪魔？』
にみるテーマとしての病院
——個人と現代社会の諸相——

SASAKI Nao
佐々木菜緒

要約

ガブリエル・ロワの『アレクサンドル・シュヌベール』（1954年）とアンヌ・エベールの『お邪魔？』（1998年）は、それぞれ舞台やテーマ、手法が異なることから、これまで比較の対象とされることがなかった。しかしながら、双方の作品に共通した点「病院」に注目することにより浮かび上がってくるのは、時と場所を超えて2人の作家が、現代社会から取り残されてしまった「ひとりの人間」を描き出そうとしていた姿勢である。本稿ではこのような視点から、各作品の主要人物アレクサンドルとデルフィーヌの社会的立場の分析をし、彼らと病院の関係からいかなる社会の諸相が読み取れるのか考察する。

Mots-clé : Gabrielle Roy, Anne Hébert, hôpital, société moderne

キーワード : ガブリエル・ロワ、アンヌ・エベール、病院、現代社会

Introduction

Ces deux œuvres, *Alexandre Chenevert* (1954¹) de Gabrielle Roy et *Est-ce que je te dérange ?* (1998²) d'Anne Hébert, ne se ressemblent guère. Elles ne partagent ni les mêmes thèmes ni les mêmes techniques littéraires. Au moins à première vue. Cependant, ce qui nous éclaire sur la thématique de l'hôpital, point de convergence

entre les deux romans, c'est la question qui se pose sur la relation d'un individu avec la société moderne. Dans *Alexandre Chenevert*, il s'agit de la normalisation d'un homme selon les symptômes de sa maladie. Pour *Est-ce que je te dérange ?* le personnel médical représente un monde que Delphine craint. Celui-ci méprise et traite cette dernière comme une étrangère.

Alexandre et Delphine vivent dans la solitude, car ils sont inaptes à la société présentée. Au sujet de la société-solitude dans *Alexandre Chenevert* et *Est-ce que je te dérange ?*, quelques études ont porté leur attention (Andron, 1996 et Drumond, 1991; Elder, 2010 et Ouellet, 2010). Mais l'analyse de cette image d'un étranger dans les deux romans reste, semble-t-il, encore partielle. On tente souvent d'observer les particularités des personnages, et l'on pose peu la question de la forme sociale, qui peut orienter leur condition humaine vers une telle étrangeté. Et l'analyse de l'hôpital nous aidera à bien faire ressortir des aspects sociaux. De sorte que l'on envisage d'une manière approfondie dans quel cadre se passe l'histoire du roman.

Or, pourquoi Gabrielle Roy et Anne Hébert ont-elles décrit un tel personnage? Quelle est l'image de la société reflétée par Alexandre et Delphine, et quel est le lien avec l'hôpital? Au fur et à mesure des recherches sur ces questions, nous espérons exposer la situation de chacun au cœur d'une sphère sociale, à savoir une représentation de l'individu et de la société moderne.

Décrire une société à travers le milieu hospitalier

Afin de mieux comprendre les analyses du texte, il nous semble judicieux de proposer, pour commencer, une vue d'ensemble du terme « hôpital » ainsi que de sa fonction générale dans la littérature.

C'est le philosophe Ivan Illich qui éclaire principalement nos hypothèses par son ouvrage célèbre *Némésis médicale* (Illich, 1975). Comme ses autres travaux focalisés sur l'école et le transport, l'auteur s'attaque à l'ensemble du concept de la contre-productivité sur le plan individuel. Selon lui, le monde médical renseigne sur les aspects problématiques de la société moderne, entièrement dominée par la vie professionnelle. Ce qui confère un caractère distinct à cette société, c'est la tendance à accorder une importance aux professions authentifiées. L'idée à considérer est que la nature de l'individu est éliminée dans cette société, car ce type de société offre une situation privilégiée seulement pour ceux qui ont une profession établie. Sous le

contrôle de la profession de santé, les humains malades sont classés en catégories et perçus à travers des stéréotypes : « [il] en résulte une perte d'autonomie dans l'action et dans le contrôle du milieu » (Illich, 1975, 47). C'est ainsi que le milieu médical illustre ce mode de vie homogène.

En effet, nous posant notre regard sur le rapport entre les personnages et l'hôpital dans la littérature, il apparaît une image de la perte d'individualité. C'est-à-dire que les soins médicaux sont en priorité axés sur l'élimination du mal, et non pas sur l'individu qui souffre de ce mal. Cette image de l'institution médicale se manifeste, par exemple, d'une manière nette et pourtant ironique, dans *La Mort d'Ivan Ilitch* (1886³) de Léon Tolstoï. Dans ce roman caractéristique de la condition sociale, le médecin à la clinique a autant de pouvoir qu'un juge au tribunal, et pour cette raison le protagoniste Ivan se sent traité comme un objet, un objet qui est à classer parmi les autres. À la clinique, comme au tribunal, un être est classifié selon tel état ou telle situation.

[Ivan] s'y rendit. Tout se passa ainsi qu'il s'y attendait et ainsi que cela se passe toujours. Longue attente, mine solennelles, doctorales et qu'il connaissait bien, car il agissait de même au tribunal; auscultation, questions habituelles, exigeant certaines réponses déterminées à l'avance et évidemment inutiles, un air important qui signifiait : vous autres vous n'avez qu'à nous obéir et nous arrangerons tout; nous savons bien, sans le moindre doute, comment on arrange les choses, toujours de la même façon, quel que soit le patient [...] Le médecin disait : « Ceci est cela indiquent que vous avez ceci et cela; mais au cas où l'analyse ne le confirmerait pas, il faudrait supposer que vous avez ceci- et cela. Et si l'on suppose..., alors..., etc. » (MI, 53).

Par cette image du « traitement standardisé » (Illich, 1975, 145), Tolstoï décrit une forme de la perte d'autonomie. Mais pourquoi ? C'est parce que la modernité et le progrès scientifique ne le convainquent pas. En particulier, il y avait en lui, Tolstoï, une profonde méfiance envers le régime bureaucratique de la société russe de son époque, et cette méfiance l'a amené à la création du roman *La Mort d'Ivan Ilitch*, d'une grande notoriété⁴. Étant donc une institution sociale, l'hôpital incarne tout ce que Tolstoï a à reprocher à la société.

Compte tenu de ces préliminaires, nous étudierons maintenant respectivement

Alexandre Chenevert : une société collective

Ce roman de Gabrielle Roy présente une histoire d'un homme, Alexandre Chenevert, et de sa relation particulière avec une société de l'après-guerre, à Montréal. En progression comme au reste du monde à cette période, la société a participé à la croissance économique et la mondialisation. En fait, le concept du roman *Alexandre Chenevert* a vu la lumière, durant son séjour en Europe entre 1947 et 1950, lorsque la romancière avait été inspirée « par la vue d'étrangers faisant la queue devant un bureau du gouvernement » (Ricard, 2000, 339). C'était une période où Gabrielle Roy, un peu désenchantée, ressentait les défaillances de la société contemporaine, qui ne lui semblait pas vraiment guider les hommes vers un meilleur futur malgré les progrès accomplis. L'auteure s'est notamment penchée, parmi ses déceptions de la modernisation, sur « la condition est les souffrances d'un personnage de petit employé, perdu au milieu d'une foule anonyme et qui doit se débattre seul pour atteindre son salut » (Ricard, 2001, 85). C'est dans ce contexte-là que Gabrielle Roy a écrit *Alexandre Chenevert*, et plus précisément fait naître Alexandre, un homme qui est tellement ordinaire que l'on ne lui attribue aucun caractère. Dès lors, l'hôpital quel rôle joue-t-il ?

* * *

Dans ce roman, comme le remarque Martha G. Hesse il est question de « la multitude anonyme » (Hesse, 1985, 71). Malgré sa quête d'une raison de vivre, la vie d'Alexandre reste celle des innombrables : travaillant comme caissier d'une banque à Montréal, Alexandre y est identifié comme « le petit homme de la cage 2° » (AC, 31), un être apparemment classé et distingué par numéro. Le caractère lambda de cet homme se trouve dans sa vie elle-même. Sa vie consiste à « manger vite, un œil sur l'horloge, au fond de quelque restaurant bruyant ; puis, la dernière bouchée avalée, repartir à la course se mettre à l'ouvrage ; se coucher la tête pleine de chiffres ; se lever fatigué, arriver à un autre soir... » (AC, 129). Rien de spécial n'appartient à Alexandre, et sa vie quotidienne se déroule sans arrêt comme un moulin, accueillant un autre médiocre soir. Or tout en existant dans une société dans laquelle « [l'homme] moderne [hérîte] d'une montagne de connaissances » (AC, 19),

Alexandre, qui vit « [s]ans talent véritable pour s'exprimer » (*ibid.*), ne sait pas partager ses idées avec autrui. Ses actions consistent souvent, pour cette raison, à recevoir l'information plutôt que de l'exprimer : c'est-à-dire « écouter », « regarder » et « lire ». Cet état d'incapacité à s'exprimer le rend même, en conséquence, étranger. Et c'est dans tel état qu'Alexandre viendra voir le docteur Hudon pour son mal de tête, mais pourra-t-il exprimer son mal ? Observons la scène de leur première rencontre :

—Qu'est-ce que vous amène ? De quoi souffrez-vous *exactement* ?

—Exactement... reprit Alexandre en approchant sa chaise et mieux disposé. —Car s'il y avait un sujet au monde qu'il connaissait, ce devait être celui-là. Pour ainsi dire, il se trouvait être le seul à le connaître de source sûre. Pourtant, *ses premières explications n'eurent pas l'air de plaire au médecin. [...] Souvent c'était comme un petit marteau qui frappait sa tempe droite. Il avait eu mal à la tête pour ainsi dire toute sa vie; il se sentait vexé de ne pas arriver à en parler avec l'assurance qu'une si longue expérience eût acquérir. Tant de questions précises tendaient aussi à introduire le doute sans l'esprit. Avait-il vraiment souffert de la tête?* (AC, 121, nos italiques).

La tentative de description de sa migraine a échoué, car il lui était, semble-t-il, impossible d'employer des mots exacts. Cette exigence de l'explication rend Alexandre confus, et cela dévoile un manque de confiance en soi.

Il y a cependant une autre remarque à faire sur ce passage, où se rencontrent Alexandre et le docteur Hudon. Ce dernier, qui ne cherche pas vraiment à comprendre ce dont le premier souffre, exige des « expressions précises » de la part de son patient. En d'autres mots, le médecin décide de manière totalitaire de ce qui est bon ou non pour son patient. Quasiment à sens unique, la forme de conversation se fait, du médecin vers le patient. Et cette relation unilatérale provoque une négligence de la part du docteur Hudon, quand le nom d'Alexandre Chenevert passe pour « Chênevert ». Tout cela est une réflexion sur la manière dont le traitement est standardisé⁵ ; ce qui nous rappelle les passages de *La Mort d'Ivan Ilitch*, que nous avons vus plus haut.

Contrairement à Alexandre souffrant d'incapacité à communiquer, la société entière ne cesse de lui parler. C'est des placards publicitaires ou des affiches qui lui

dictent en fait quoi faire, et qui paraissent comme une antithèse du personnage : « BUVEZ PEPSI-COLA » (AC, 206); « LISEZ L'AVENIR DU PAYS. IL DIT LA VÉRITÉ » (*ibid.*). Dans ce genre d'annonce, la phrase commence souvent par un mode impératif d'autorité, et c'est en effet de cette manière que la société communique avec Alexandre, tandis que les messages lui semblent des conseils de savoir-faire, mais un peu flous « sans préciser davantage » (AC, 230). Ces messages se résument à une seule fonction : insister.

D'ailleurs les placards et les affiches, qui font partie de la communication de masse, imposent à tous les citoyens quoi faire et quoi acheter. Or cette même relation unilatérale se retrouve sur le plan médical :

FAITES-VOUS EXAMINER À TEMPS
LE CANCER PROGRESSE SOURNOISEMENT... (AC, 225).

FAITES-VOUS SOIGNER À TEMPS...
LE CANCER EST GUÉRISSEMENT AU DÉBUT (AC, 229).

D'une manière plus nette, ce sont les conseils constituants des repères inscrits dans la vie quotidienne. Les messages sont un peu des commandements émanant d'une société qui prend toutes les initiatives concernant la prévention ainsi que les soins de toutes les maladies, voire un contrôle de la pensée des patients. De la société au citoyen lambda, l'essentiel d'une telle suggestion est de déterminer *le bon moment* pour se faire examiner ou se faire soigner. Pourtant *qui* décide de ce bon moment ? D'après Illich, c'est la société en question qui, via le milieu médical, s'en occupe à la place des individus. En effet, ceux-ci savaient autrefois, certes de manière simplissime, s'occuper de façon autonome d'eux-mêmes.

* * *

Vers la fin du roman quand Alexandre, atteint d'un cancer, est hospitalisé, on voit encore mieux la nature de l'institution hospitalière comme l'exprime ainsi un critique d'Illich : « toute expérience humaine risque d'être employée comme un matériau » (Achterhuis, 1991, 50). L'emploi de l'expérience humaine comme un matériau permet que l'on maintienne un service ponctuel ou routinier, toujours au

même niveau, et au même rythme, tel un travail à la chaîne. Déjà, à la banque où travaille Alexandre, *la personne* était absente. La description des caisses comme « cinq cages identiques » (AC, 30) ainsi que l'apparence de ce lieu inhumain « sans saison » (AC, 68) renvoient à la nature d'une institution bancaire. Car l'institution bancaire propose de façon mécanique ses services financiers aux clients. Afin d'assurer à la clientèle un service ponctuel, on exige un contrôle permanent, une surveillance. À la banque l'horloge, qui symbolise le poids du temps, joue le rôle de contrôle⁶. Or l'hôpital faisant partie de l'institution spécialisée comme la banque, il offre aussi de manière répétitive des services banalisés.

Un dernier exemple de la banque avant de passer à l'hôpital. Dans ses échanges avec les clients, Alexandre emploie souvent les verbes « devoir » et « pouvoir » dans le but surtout d'exprimer l'obligation et la limitation : « Vous ne devriez pas » (AC, 33); « je ne fais que mon devoir » (*ibid.*); « vous ne pouvez pas » (AC, 39). Ce sont des opérations stables que propose ce mode de traitement de la clientèle. À vrai dire, la scène dans l'établissement hospitalier a le même ton qu'à la banque. La réception par laquelle Alexandre passe en entrant dégage une ambiance très administrative comme dans la banque :

Un cliquetis de clavigraphes [accueille Alexandre et sa femme Eugénie]. Un téléphone sonnait au coin, auquel on ne se hâtait pas de répondre. Des allées et venues rapides sillonnaient les corridors. L'hôpital, dès l'accueil, ne différait pas trop d'un bureau d'affaires : un comptoir, des affiches, un centre de renseignements, et puis, une espèce de guichet (AC, 235).

L'accueil des malades n'est pas vraiment fait par des personnes, mais plutôt par les sons de la technologie moderne, dont on a besoin pour pouvoir rapidement offrir tel service ou tel soin. Sans contact humain direct, mais pour bien faire activer le fonctionnement de cette institution, « comme partout, il s' [agit] de remplir des fiches » (AC, 235). Car fichier les gens aidera l'opération institutionnelle à se dérouler plus vite et sans incident⁷. Ainsi, le service au nom de « soin médical⁸ » dans le cadre de la fonction de l'institution hospitalière ne diffère pas de celui de la banque.

L'abbé Marchand, qui viendra voir Alexandre alité, offre à son tour son aide religieuse parmi tous ces soins hospitaliers. En raison de la gravité de maladie

d'Alexandre, on lui impose une obligation de penser à Dieu, qui améliorera son état spirituel. Le fait est que le prêtre est décrit comme « la police de Dieu » (AC, 245) tenant le rôle de la surveillance divine. La vérification de la foi, c'est ce à quoi l'abbé s'intéresse avant tout. Ainsi le religieux viendra au lit d'Alexandre, qui vient d'entrer à l'hôpital, ne sentant pas sa mort proche. Or l'abbé Marchand justifie par exemple sa venue ainsi : « il valait mieux ne pas attendre pour se mettre en règle avec notre Juge » (AC, 246). Même dans sa tâche si humanitaire, il ne voit que sa propre satisfaction professionnelle, voire égoïste : « Est-ce tout ? » (*ibid.*); « Vous, voilà délivré » (*ibid.*); « Dieu vous a pardonné. Vous n'avez plus à vous inquiéter, à vous questionner, dit-il avec rondeur » (*ibid.*). Cet homme d'église, qui orchestre le moment le plus sensible d'une vie sans « grande délicatesse de sentiments » (AC, 243), trouble totalement Alexandre qui vient de se faire hospitaliser. Pour Alexandre, sa croyance se fait mettre ainsi sous surveillance, un service au sujet de la foi offert par l'abbé Marchand. Comme une sorte de « mainmise » (AC, 236), un contrôle absolu est exercé au centre hospitalier sur des patients ainsi que sur leur foi.

* * *

Résumons notre analyse du roman *Alexandre Chenevert*. À travers l'hôpital décrit dans cette œuvre, nous avons pu faire ressortir plusieurs d'aspects de la société moderne, notamment la question de l'être humain dans un monde qui normalise tout et tous pour faciliter des tâches. Cette histoire d'Alexandre comprend en effet moins d'aspects régionaux qu'un autre roman bien reconnu de Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*. Mais comme le souligne Michel Biron, le dépassement de l'espace québécois dans ce roman offre « une vision qui paraît plus proche de nous que ne pouvait l'être celle de *Bonheur d'occasion*, liée à un monde où la notion de progrès était centrale » (Biron, 2010, 104). À cette notion, l'appui de la thématique d'hôpital dirigera le lecteur sur une réflexion sur l'avenir de ce que produit une société moderne.

Est-ce que je te dérange ? : un monde logique

Comme dans les autres œuvres romanesques d'Anne Hébert, le roman *Est-ce que je te dérange ?* oriente le lecteur vers un univers de songes, par des phrases poétiques et des métaphores. En plus des grands thèmes chez Anne Hébert tels que le

secret et la mort⁹, qui sont aussi présents dans ce roman, la romancière semble particulièrement s'être intéressée à la place de l'individu dans la société actuelle. « C'est l'image d'une toute jeune fille », comme le rapporte Marie-Andrée Chouinard dans son article rédigé lors d'une entrevue avec Anne Hébert, « rencontrée au hasard d'une sortie à Paris, qui a provoqué l'écriture de ce récit » (Chouinard, 1998). Suite à cette explication, Anne Hébert raconte, dans le même article, son inspiration à propos de l'histoire d'un personnage socialement dépossédé :

« Je (Anne Hébert) revenais d'un concert avec des amis, et près de ma porte il y avait cette jeune fille âgée de 16 ou 17 ans. Lorsqu'elle m'a entendue, elle a levé la tête avec peur. Et ce regard apeuré m'a beaucoup fait réfléchir sur ces gens sans domicile, *en marge de la société*, souvent en fuite. [...] C'est en pensant à une fille comme ça, complètement sans peau, sans horizon, qu'est née Delphine » (Chouinard, 1998, nos italiques)

Or Delphine, personnage principal de l'histoire *Est-ce que je te dérange ?* suit Patrick dans l'espoir de trouver sa place dans la vie. Cet espoir va jusqu'à lui provoquer une grossesse nerveuse pour forger sa propre identité, à savoir être « la femme de Patrick ». Entre temps, Delphine réagit au monde qui a l'air de la mépriser et de la traiter comme inadaptable. Ce monde qui la rend mal à l'aise s'expliquera par l'analyse sur l'hôpital.

* * *

Si nous déterminons le statut de Delphine dans la société présentée, c'est une orpheline qui ne sait pas du tout vivre par elle-même. Delphine cherche son adoptant, et d'ailleurs elle s'explique de ses poursuites de Patrick ainsi : « Moi dans l'espoir qu'il m'*emmène* chez lui et m'adopte » (ED, 15, nos italiques). De même que dans cette phrase, relevons l'emploi du verbe « emmener », qui paraît à plusieurs reprises dans la sphère des déroulements des rapports qu'entretient Delphine avec les autres : « Stéphane l'a emmenée » (ED, 40); « On l'*emmène* sur les berges » (ED, 43); « Patrick Chemin qui m'a emmenée à la ville » (ED, 44); « [Patrick] m'*emmène* » (ED, 60). Parce que Delphine est passive comme une enfant, l'initiative n'est presque jamais prise par elle. Elle attend que quelqu'un vienne et l'amène ailleurs afin de s'occuper

de tout pour elle et aussi d'elle-même. À supposer qu'il y ait un esprit d'initiative chez cette fille mentalement enfant, ce n'est que la conséquence d'une envie en tant que gamine pour quelque chose, voire un caprice.

Ainsi, pour devenir la femme de Patrick ou plutôt une personne prise en charge par Patrick, Delphine persiste dans sa grossesse imaginaire. Être enceinte et se marier à Patrick, ces deux volontés de Delphine vont, en fait, toujours ensemble, car c'est pour elle la manière la plus logique de devenir la femme de quelqu'un : « Ça ne peut durer comme ça. *Je suis enceinte*. La vraie femme de Patrick, c'est moi. Il faudrait qu'il s'en rende compte » (*ED*, 45, nos italiques); « [...] il m'épousera. C'est bien obligé. *Je suis enceinte* » (*ED*, 58, nos italiques). Dans sa logique à elle, l'hôpital reste pour Delphine un lieu où elle accouchera ; ce sera un lieu aussi où son mensonge sera dévoilé au grand jour; elle ratera par conséquent sa tentative d'être adoptée. Or par crainte que la vérité ne soit découverte, Delphine refuse à tout prix d'aller se faire examiner par le médecin. Quand Edward mentionne le mot « médecin » par exemple, elle en fait toute une histoire :

Je lui demande si elle a vu un médecin depuis son arrivée à Paris. Les dents de Delphine cognent sur le bol de thé. Elle me regarde, outrée. Dit qu'il ne faut pas lui parler de médecin, jamais, ou elle se jette dans la Seine (*ED*, 68)

J'ai aussitôt parlé de médecin et d'hôpital à Delphine. [...] Elle s'est précipitée dans l'escalier (*ED*, 77).

Ces réflexes de protection vis-à-vis du monde médical s'expliquent certes par une grande peur de voir son délire mis à jour.

Toutefois, ce n'est pas seulement parce que cela signifiera la fin de sa grossesse que Delphine a grand peur du médecin. Cette fille s'effraie aussi, semble-t-il, du regard d'autrui. Déjà, la société environnante ainsi que la foule sont décrites comme des géants, comme ceux qui tiennent Delphine à l'œil. Elle cherche à se faufiler entre eux. À la gare par exemple, Delphine craint d'être vue par la foule, laquelle serait contre elle : « je (Delphine) suis sûre que toutes ces personnes en partance m'ont jugée au passage et condamnée » (*ED*, 66). Elle cherche ensuite à « [se] cacher à nouveau bien au fond » après la fin de sa grossesse imaginaire, car « [elle] ne veu[t]

pas qu'on [la] voie » (*ED*, 98). Mais quel est exactement cet effroi qui habite Delphine ? Pourquoi est-ce si effrayant pour elle d'être vue ? Et y a-t-il des liens avec l'hôpital ? Pour répondre à toutes ces questions, nous allons examiner plus attentivement, dans la prochaine section, une figure problématique de la société dans *Est-ce que je te dérange ?*. Celle-ci aurait affaire au personnel médical, à savoir le monde logique.

* * *

Dans *Est-ce que je te dérange ?* la scène de l'hôpital se situe, pour Delphine, à un point tournant; et pour l'histoire du roman lui-même. En premier lieu se pose la question de sa grossesse : si elle est fausse ou vraie. En seconde lieu, il s'agit de la transformation du statut social de Delphine. Elle passe de celui d'une orpheline qui a besoin de soins et d'un foyer, ce qui la pousse à s'imaginer être enceinte, à celui d'une femme jugée folle¹⁰. Au moment exact de la perte de son fœtus fictif, son espoir d'être adoptée disparaît, et en se sentant ainsi abandonnée, Delphine se trouve étrangère absolue en raison de sa folie. À travers cette altération sociale de Delphine, on peut penser qu'alors que sa situation d'orpheline pouvait camoufler ses comportements quasi incompréhensibles ou anormaux et donc les faire accepter, sa folie, elle, pose un problème plus important pour la société. Delphine deviendra maintenant une personne totalement non adoptable où que ce soit :

On m'a volé mon enfant à l'Hôtel-Dieu. On a dit qu'il était mort. On a dit que j'étais folle à lier. Comment veux-tu que je travaille comme tout le monde ? (*ED*, 113).

On ne comptera pas Delphine parmi « tout le monde », et cette image réhibitoire est établie dans un établissement médical, par le verdict de sa folie.

Quand le rôle de l'hôpital est de procurer un statut décisif à Delphine, sa peur de se faire examiner par le médecin semble, d'un autre côté, avoir un rapport avec « le regard »; celui-ci qui observe cette fille et a tendance à la juger. Le regard jeté par le personnel médical par exemple, issue d'une observation attentive, deviendra la première action qui consiste à examiner Delphine, et ensuite à la définir. C'est-à-dire, les deux affolements chez Delphine — la nature de son effroi d'être vue et celle de sa terreur de se faire examiner par le médecin — sont liés. Cette idée en va ainsi chez

les autres, la foule, et alors dans le roman *Est-ce que je te dérange ?* le regard représente une première critique que l'on porte à Delphine¹¹. Cette fille qui a à la fois une grossesse nerveuse et se prend mentalement encore pour une enfant, ressent toujours d'effroi de se faire observer, se faire examiner et se faire critiquer.

En ce sens, l'apparition presque au commencement du roman d'un médecin, qui cherche avec difficulté les causes de son décès en *examinant* son corps, doit être considéré comme un indice majeur de la compréhension de ce roman donnée par l'auteure :

[Le docteur Jacquet] n'en finit pas d'examiner le corps de Delphine étendu sur mon lit. Il ronchonne comme si cet examen le contrariait plus que tout au monde. Il n'a pas l'air de croire à ce qu'il voit. [...] Mon visage bleui par la barbe de la nuit semble retenir son attention autant que les bras trop blancs de Delphine où il s'acharne à chercher des traces de piqure (ED, 17).

Le fait est que la fin de Delphine est ainsi soigneusement observée par le médecin ; et de façon identique par la société. Que le docteur Jacquet examine le corps de Delphine, c'est pour *des raisons de bon sens*, pour trouver *des causes raisonnables* et donc *convenable* d'une mort mystérieuse. Et comme le docteur Hudon dans *Alexandre Chenevert*, le docteur Jacquet demande à Edward des renseignements « plus précis » (ED, 18) sur Delphine. Mais une nouvelle fois, comme dans le cas d'*Alexandre Chenevert*, qu'est-ce qui détermine au juste ce qui est raisonnable ou pas ? Dans *Est-ce que je te dérange ?* c'est le personnel médical qui a un regard de juge. En d'autres termes, cette entité est un juge emblématique de la société dans laquelle on élimine la folie, ou bien dans laquelle les incohérences ne sont pas tolérées. En outre, le rôle du personnel scientifique étant d'examiner puis évaluer avec une certaine autorité, la présence du docteur Jacquet dès le début du roman révèle au lecteur quelle est la sphère sociale placée en marge de l'histoire de Delphine¹². Il s'agit d'une fille privée de raison qui ne parvient pas à retrouver sa place dans un monde logique.

Or, jugée folle et donc inadaptable dans la société, Delphine cesse de vivre tout simplement. Voilà la raison pour laquelle son décès a eu lieu sans blessures mortelles ou sans maladies spécifiques apparentes. L'absurdité, si l'on veut, de sa vie ainsi que

sa mort sont un thème prédominant, car le premier titre de ce roman était « *Une mort naturelle*¹³ », c'est-à-dire une mort sans raison. Pourtant, de notre point de vue sur la relation de Delphine avec l'hôpital, il préfigure une société qui ne fonctionne pas sans la profession médicale et ses raisonnements incontestables. Ceci correspond en effet à la société bureaucratique dans laquelle « [la] richesse d'information du milieu naturel est dégradée par sa spécialisation » (Illich, 1975, 62).

* * *

Alors que l'histoire du roman *Est-ce que je te dérange ?* se déroule autour de l'énigme de la vie de Delphine ainsi que de sa mort, l'analyse sur la thématique du personnel médical nous offre un panorama de sa relation sociale. À travers cette relation particulière, nous avons réussi à mettre en plein lumière son besoin d'être adoptée et ensuite à faire apparaître son effroi d'être observée, critiquée. Si Anne Hébert a tenté de décrire ainsi un individu « en marge de la société », c'est pour dépeindre notre vie, laquelle « [la plupart des humains] s'accommodent d'un monde rangé et sans surprise » comme le souligne André Brochu (Brochu, 1999, 75).

Conclusion

Dans le présent article, qui analyse l'image et la fonction de l'hôpital dans les romans *Alexandre Chenevert* de Gabrielle Roy et *Est-ce que je te dérange ?* d'Anne Hébert, cette institution projette un thème social récurrent chez chacun des romancières de cette société contemporaine. Pour *Alexandre Chenevert*, il s'agit de l'émergence de l'anonymat issue de la croissance d'une société construite après la Seconde Guerre mondiale. Cette société est décrite par l'intermédiaire du système médical, y compris le médecin et l'institution hospitalière en entier. Au sein du système social, l'hôpital normalise les malades ainsi que les services offerts. En ce qui concerne *Est-ce que je te dérange ?* les professionnels de la santé sont représentés comme des personnages équilibrés, par rapport à Delphine qui est socialement inexplicable; de sorte qu'elle se trouve à cause d'eux démunie de son statut social.

Alors que la question du progrès est un thème central dans l'œuvre de Gabrielle Roy¹⁴, c'est la captivité qui se situe au cœur de l'univers d'Anne Hébert¹⁵. Cette image de la captivité se manifeste, pour le cas d'*Est-ce que je te dérange ?* dans la

relation emblématique qu'entretient Delphine avec la société qui privilège la cohérence. Certes, il n'y a pas de place faite pour Delphine. Sa mort singulière résulte ainsi de la primauté réservée aux êtres logiques.

Malgré des différences entre les deux œuvres, Gabrielle Roy et Anne Hébert portent un regard identique sur les individus dissimulés dans la société moderne, sur la place réservée à la condition sociale au sens le plus universel. Et c'est en mettant l'hôpital en scène qu'elles ont bel et bien atteint leur but.

(SASAKI Nao, doctorante à Université Meiji)

Notes

- 1 Toutes nos citations renvoient à l'édition suivante : Gabrielle Roy (1995) *Alexandre Chenevert*, Boréal. Désormais AC.
- 2 Anne Hébert (1998) *Est-ce que je te dérange ?*, Seuil. Désormais ED.
- 3 Toutes nos citations renvoient à l'édition suivante : Léon Tolstoï (1964) *La mort d'Ivan Ilitch : maître et serviteur, les trois morts*, coll. « 10/18 », vol. 18. Désormais MI.
- 4 Dans l'univers de Tolstoï, « toute la spécialisation disciplinée ne produit que du malheur, et ceux qui sont médecins, professeurs et fonctionnaires représentent parfaitement, en ce sens, le mal de civilisation » (Kawabata, 1982, 33, nos traductions).
- 5 Il s'agit ici des hommes catégorisés « dans le cadre des jugements et des techniques généralement admis par la profession » (Illich, 1975, 42).
- 6 Signalons l'omniprésence de l'heure précisée dans les scènes de banque, de sorte qu'Alexandre agit toujours à l'heure : « À neuf heures moins vingt exactement » (AC, 29); « Dix secondes plus tard » (*ibid.*); « À dix heures » (AC, 32).
- 7 Notons aussi la quantité de services variée selon le prix: « Les prix variaient selon le nombre-lit dans la chambre » (AC, 235). Cette image est liée à celle d'hôtel, où l'on ordonne également de remplir des papiers à l'entrée.
- 8 Le terme « soin médical » au sein de la critique illichienne s'identifie à un service à offrir dans l'industrie des soins.
- 9 Voir sur les sujets Gabriella Tagyey (2009); André Brochu (1999); Kelly-Anne M. Maddox (1998).
- 10 À l'hôpital, la sage-femme « déclare » la grossesse nerveuse de Delphine (ED, 89).
- 11 Joanie Ouellet fait pour sa part son remarque sur ce regard problématique dans *Est-ce que je te dérange ?* ainsi : « Le regard que posent les autres sur soi-même est évocateur

- de la différence et dénonciateur de la marginalité comportementale » (Ouellet, 2010, 50).
- 12 Cette structure du roman *Est-ce que je te dérange ?* nous fait sans doute penser à un autre roman célèbre d'Anne Hébert, *Kamouraska* : la scène où Elisabeth voit le dehors par la fenêtre de sa chambre, démontre de quelle manière elle est enfermée et socialement dépossédée.
- 13 « Il est vrai que ça me ressemble moins, admet-elle (Anne Hébert). Mon tout premier choix de titre était *Une mort naturelle*, jusqu'au moment où je me suis rendu compte que c'était exactement le titre de l'un des projets d'écriture d'Albert Camus, ce qui m'a fait changer de cap » (Chouinard, 1998).
- 14 Voir à ce sujet Marc Gagné (1973).
- 15 Le mot « enfermement » est également servi dans certaines études sur l'œuvre d'Anne Hébert. Dans tous les cas, rappelons-nous une belle fois d'Elisabeth tenue en captivité dans *Kamouraska*, mais surtout l'image de Catherine enfermée dans une chambre, du roman *Les chambres de bois*, nous offre une référence pertinente à ce thème. Voir aussi sur ce sujet Féral (2006).

Bibliographie

- Achterhuis, Hans (1991) « La critique du modèle industriel comme histoire de la rareté. Une introduction à la pensée d'Ivan Illich », *Revue philosophique de Louvain*, Quatrième Série, t. 89, n°81, p. 47-62.
- Andron, Marie-Pierre (1996) « La représentation du corps dans *Alexandre Chenevert* », dans André Fauchon (dir.), *Colloque international « Gabrielle Roy »*, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 123-136.
- Biron, Michel (2010) « Le désir d'une île désert », dans Isabelle Daunais, Sophie Marcotte et François Ricard (dir.), *Gabrielle Roy et l'art du roman*, Boréal, p. 93-105.
- Brochu, André (1999) « Aspects du secret dans *Est-ce que je te dérange ?* », *Lectures d'Anne Hébert : aliénation et contestation*, coll. « Cahiers Anne Hébert » n°1, p. 61-76.
- Chouinard, Marie (1998) « Dérangante: Anne Hébert », *Le Devoir*, 28 février, p. D1.
- Drumond, Denis (1991) « The Problem of the Other in *Alexandre Chenevert* », *Australian Journal of French Studies*, vol. 28, n°2, p. 190-195.
- Elder, Heather (2010) « *Est-ce que je te dérange ?* : whose narrative is it anyway ? », *New Zealand Journal of French Studies*, vol. 31, n°2, p. 5-28.
- Féral, Josette (2006) « Clôture du moi, clôture du texte dans l'œuvre d'Anne Hébert (1975) », dans Janet M. Paterson et Lori Saint-Martin (dir.), *Anne Hébert en revue*, Presses de l'Université du Québec, p. 11-29.

- Gagné, Marc (1973) *Visages de Gabrielle Roy : l'œuvre et l'écrivain*, Beauchemin.
- Hébert, Anne (1958) *Les chambres de bois*, Seuil.
- . (1970) *Kamouraska*, Seuil.
- . (1998) *Est-ce que je te dérange ?*, Seuil.
- Illich, Ivan (1975) *Némésis médicale : l'expropriation de la santé*, Seuil.
- Kawabata, Kaori (1982) *Tolstoï*, coll. « Héritage intellectuelle d'hommes », n°52, Kôdansha (en japonais).
- Maddox, Kelly-Anne M. (1998) « La mort dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert » (M.A.), Dalhousie University.
- Ouellet, Joanie (2010) « Tourments et dépossessions dans le récit *Est-ce que je te dérange ?* d'Anne Hébert » (M.A.) Université de Laval.
- Ricard, François (2000) *Gabrielle Roy. Une vie*, Boréal.
- . (2001) *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)*, Nota bene.
- Roy, Gabrielle (1995) *Alexandre Chenevert*, Boréal [1954].
- . (1993) *Bonheur d'occasion*, Boréal [1945].
- Tegyey, Gabriella (2009) « Énigmes et contes. *Est-ce que je te dérange ?* et *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais* », dans *Treize récits de femmes (1917-1997) de Colette à Cixous : voix multiples, voix croisées*, Harmattan, p. 151-162.
- Tolstoï, Léon (1964) *La mort d'Ivan Ilitch : maître et serviteur, les trois morts*, coll. « 10/18 », vol. 18 [1886].

*Ce texte provient des travaux de recherche effectués dans le cadre de la Bourse d'études et de recherches de l'AJEQ (2009) et de la Bourse d'écoles doctorales pour la recherche à l'étranger de l'Université Meiji (2012).